



LIRE

LE CHOIX DE L'OBS

Puissant à Buchenwald

LA COLLINE SANS OISEAUX, PAR JEAN PUISSANT, LE FÉLIN, 242 P., 22 EUROS.



Jean Puissant,
au centre, avec des
cannes et en costume
noir, quelques jours
après la libération
de Buchenwald en 1945.



★★★★ Arc-bouté sur ses béquilles, poussé par les SS à coups de crosse et de gourdin, le sous-lieutenant Jean Puissant est arrivé à Buchenwald le 27 janvier 1944, une semaine après le résistant Jacques Lusseyran, pour être jeté dans le même Block 56 du Petit Camp, « dépotoir » dévolu aux invalides, ces sous-hommes dont les nazis disaient qu'ils n'étaient pas entiers. Lusseyran, à peine 20 ans, n'avait pas d'yeux ; Puissant, 36 ans, n'avait plus de hanche, pulvérisée par une balle allemande pendant la drôle de guerre de l'hiver 1940.

Durant les quatorze mois de leur horrible captivité, l'aveugle et l'infirme français furent des frères dans la souffrance, mais aussi la ténacité et la bravoure. Étrangement, pas trace de Jean Puissant dans « Et la lumière fut », alors que Jacques Lusseyran irradie, de toute sa lumière intérieure, « la Colline sans oiseaux » : « *Il était d'une intelligence et d'une mémoire prodigieuse. Nous parlions à perte de vue. [...] Nous entamions une lecture que je lui faisais à mi-voix, une discussion littéraire ou philosophique, une leçon d'allemand qu'il me donnait avec patience...* » Car les deux déportés étaient pareillement érudits. L'aîné, instituteur dans l'Aube, et le cadet, khâgneux parisien et futur prof aux États-Unis, avaient en commun la passion d'enseigner, de transmettre. Ils étaient, fût-ce en enfer, des passeurs de

grands textes. L'enfer, parlons-en. Le récit concentrationnaire, que Jean Puissant, retour de Buchenwald, publia dès l'été 1945 (et dont François Mitterrand, alors jeune patron de la SEMP, fut l'éditeur), en donne, à chaque page, une idée dantesque. À l'intérieur de cette baraque pestilentielle remplie de pilons grossiers, de béquillards à l'agonie, de larves incolores, de spectres, de monstres. Et dans ce Petit Camp figé par la neige, où la voiture à bras tirée par le « *Tod Kommando* » ne cesse de ramasser les cadavres tandis que, dans le ciel blanc, monte la fumée noire du crématoire avec son affreux remugle de chair brûlée. « *La mort était toujours présente, elle flottait au milieu de nous, presque visible, presque palpable. Elle était la punition de toute faute, la sanction de toute défaillance, elle frappait tous ceux en qui la vie avait pâli.* » Mais Jean Puissant, qui porte bien son nom, donne aussi le secret de sa survie, qu'il partageait, la spiritualité en moins, avec son ami non voyant : une incroyable force morale, souvent puisée dans les souvenirs heureux et les poèmes de paix, la conviction qu'« *une énergie bien tendue peut forcer le destin* », et l'assurance que l'Allemagne allait perdre la guerre. Il s'agissait seulement, écrit-il, de « *durer* ». Grâce à ce livre, qui attendait d'être réédité, il dure encore.

JÉRÔME GARCIN